

## **Histoire et structure sociales de Paris et de la région parisienne**

(Fondation de la Ville de Paris)

M. Louis CHEVALIER, professeur

Nous avons achevé cette année, ou plutôt cru nécessaire d'interrompre pour quelque temps, l'étude des caractères permanents des peuples qui nous occupe depuis la parution de notre livre sur « Les Parisiens ». Cette description contemporaine des habitants de la capitale, en effet, nous la croyions définitive ou peu s'en faut. Et déjà le malheur des temps et l'humeur des hommes nous obligent de la reléguer au Musée des Antiques pour la remplacer par une image plus ressemblante, par une copie plus conforme. C'est à cela que nous consacrerons nos prochains enseignements, à cette tâche ingrate ou du moins rebutante, à laquelle il nous faudra pourtant essayer de prendre quelque plaisir. Quant au sujet qui nous a retenu pendant ces six ou sept dernières années, à ce hâvre de culture où nous avons trouvé abri alors que tout changeait autour de nous ou semblait le faire, de précédents résumés de cours en ont déjà traité. Ils nous ont donné l'occasion d'exposer, ou plutôt de justifier les raisons qui nous ont amené à commencer cette recherche inattendue, incompréhensible pour un public non prévenu, et pouvant donner l'impression que, sur les traces de Siegfried, de Taine et de leurs devanciers illustres, mais combien imprudents, nous étions en train de nous éloigner dangereusement de l'histoire et de la description des Parisiens, de leur histoire et de leur description statutaires, pour labourer la mer et assembler des nuages. De même nous avons défini, à maintes reprises, notre méthode : la pure et simple explication de textes, et principalement littéraires, à la manière ancienne sans le moindre emprunt à la psychanalyse, au structuralisme, à la linguistique, et autres boutiques du prêt à porter déjà défraîchi de nos mornes saisons. Un livre en sortira. Son titre, *Anachroniques*, exprime suffisamment nos choix. Sa parution plus ou moins prochaine nous permet d'évoquer brièvement les dernières démarches de cette longue enquête, les principaux thèmes de ce chapitre final.

Ayant reconnu dans l'œuvre d'Ausone, et pour des raisons précédemment énoncées, le premier document et le document privilégié, celui dans lequel une grande partie de notre littérature prend place et s'organise d'elle-même,

spontanément, par le libre jeu et l'attraction irrésistible des citations, des plus nobles aux plus banales ; ayant fait de la lecture du rhéteur de Gaule la lecture des lectures, et nous étant mis à déceler dans son œuvre notre passé, notre présent, notre avenir, à la manière de la célèbre voyante de la rue Saint-Denis dans sa boule de cristal ; ayant ainsi mené les choses, nous avons abordé, après la mémoire et la sensibilité — thèmes de nos analyses de l'année dernière, — l'esprit, « ou de quelque autre nom qu'il faille appeler cela » comme dit Platon dans *Le Banquet*. Et bien évidemment, puisqu'il s'agit d'Ausone, nous n'avons pu manquer d'accorder la plus grande importance au songe de Descartes qui s'est imposé à nous comme la dernière étape et aussi la justification de toute notre entreprise.

Baillet le raconte ainsi : « Le dixième de novembre mil six cent dix-neuf, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs... qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut... » Après deux songes effrayants, pleins de fantômes, de peur, de choses étranges et étrangères aussi, « il eut un troisième songe qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers ». Et ce bonheur, cette sécurité, doivent être soulignés : Descartes endormi retrouve un monde familier et se reconnaît lui-même, jusque dans l'aimable inconnu qui surgit de la nuit, veut absolument lui faire lire ce qu'il sait déjà par cœur. Sur sa table un livre, le *Corpus poetarum*. « Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose ; et à l'ouverture du livre il tomba sur le vers « quod vitae sectabor iter ». Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de vers, commençant par « Est et Non » et qui la lui vantait comme une pièce excellente... Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller. Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que, doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât. »

L'interprétation de Descartes, nous l'avons développée, renforcée, exagérée peut-être, jusqu'à en faire, en une trentaine de leçons, la base de notre propre interprétation et du songe, et d'Ausone que ce songe authentifie, et de notre étude des caractères permanents des peuples dans son ensemble, et principalement des caractères d'intelligence ou d'esprit du peuple français. Simplifions à l'extrême ou grossissons jusqu'à la caricature notre thèse : tout ce qui est de nous-même est déjà dans Ausone ; Descartes se reconnaît dans Ausone ; en fait d'intelligence ou d'esprit, peuvent donc être considérés comme cartésiens aussi Ausone et ceux qu'il préfigure, et dont la pensée se lit à l'avance dans le mot à mot que nous avons fait de ces deux poèmes bénis. Comment ne pas imaginer, en effet, comme Descartes, qu'ils peuvent n'« être venus que d'en haut », ces songes qui nous donnent le moyen de décrire, et dans sa

trame la plus secrète, ce cartésianisme foncier qu'on a coutume de brandir pour aussitôt le nier ou le ridiculiser ? Il en est en effet du cartésianisme comme de la statistique : la démonstration très cartésienne de l'absurdité d'un prétendu cartésianisme français n'a de comparable que de la preuve statistique de ce fait qu'une statistique est toujours fausse.

Non sans avoir interrogé au préalable d'éminents philosophes cartésiens et consulté les grands ouvrages où il est question du songe de Descartes, mais — à la différence des spécialistes — plus attentifs à Ausone qu'à Descartes, ou pour le moins autant, nous avons ainsi recherché le cartésianisme latent de ces deux poèmes et de la littérature inchangée qui, au cours des siècles, répète inlassablement — et parfois avec de mêmes mots — ce qu'ils expriment pour la première fois, à l'état brut et en toute ingénuité. Cela de deux manières ou plutôt sur deux plans : en allant du plus extérieur ou du plus superficiel au plus profond.

« Quod vitae sectabor iter » ? Dans la sagesse précautionneuse, dans la mentalité pratique et souvent un peu comique que la question résume, l'esprit apparaît déjà : non encore en lui-même et pour ainsi dire à l'état pur, mais dans son approche, dans ses applications, dans une certaine manière de considérer et de mener la vie qui diffère grandement de celle qu'exprime la littérature d'autres peuples — de ces peuples dans lesquels nous avons cherché constamment des points de rencontre, de comparaison, d'opposition. Par contre, avec le « est et non » et toute la littérature ultérieure qu'il évoque, c'est l'esprit lui-même qui s'offre à notre prise, dans sa rigueur, dans sa nécessité, dans ce par quoi il diffère en France de ce qu'il est ailleurs : si du moins le témoignage littéraire a un sens autre que littéraire. « Car il faut en convenir, oui c'est la lumière ; non ce n'est pas le jour ». Que de choses dans ce vers dont le commentaire nous a longuement retenu ! Nous y lisons tout d'abord, immédiatement et banalement, cet attachement à la vérité, aux faits, en un mot à la lumière du jour qu'exprime principalement l'analyse psychologique, curiosité fondamentale, invétérée, véritable manie de notre littérature : et d'une littérature dont il apparaît d'autre part — allant plus loin — qu'elle trouve dans le *Traité des Passions* de Descartes, et même en l'ignorant, son véritable traité des passions. Le *Traité des passions*, c'est le traité de nos passions. Dans sa forme la plus simple, la plus étrangère à la philosophie, ce « oui et ce non », c'est celui de nos moralistes, de toutes appartenances, de toutes dignités, de toutes conditions et, bien évidemment, de toutes époques : celui des maîtres du genre proprement dit, comme celui que l'on rencontre au théâtre, dans le roman, dans la fable, dans la rue. On ne peut soutenir à la fois le oui et le non, affirmer une chose et son contraire. « J'appelle un chat un chat... » A moins de manquer de bon sens, de mentir ou d'ergoter vainement comme les deux compères de La Fontaine recommençant « la dispute à l'envi — Sur le que si que non ». Finalement le

oui seul existe. Le non n'existe pas, à moins d'être lui-même un oui. « Car il faut en convenir, oui c'est la lumière », oui c'est la raison. C'est ainsi qu'en une dernière recherche, en un effort plus grand d'abstraction, aux frontières du domaine qui est celui des philosophes, le « psychologique » permet d'accéder au « logique » qu'il contient et qu'il donne le moyen d'atteindre : c'est-à-dire à une certaine manière d'enchaîner les idées, qui diffère de ce qu'elle est ailleurs.

#### PUBLICATIONS

Louis CHEVALIER, *Labouring Classes and Dangerous Classes*. Translated from the French by Frank JELLINEK (Howard FERTIG, New York, 1973, 505 p.).

— *Labouring Classes and Dangerous Classes, in Paris, during the First Half of the Nineteenth Century* (Routledge and Kegan Paul, London, 1973).

— Préface du *Tableau politique de la France de l'Ouest* d'André SIEGFRIED, réédité en 1973 dans la collection « Grand Prix des Douze Œuvres Historiques Capitales (1871-1945) » (Editions André SAURET).